

Viens voir...

Quand elle m'a téléphoné pour me demander si j'acceptais de l'accueillir en stage dans ma classe, je n'ai pas eu une seconde d'hésitation, malgré les difficultés que la situation n'allait pas manquer d'entraîner et que je pouvais déjà subodorer. Tout de suite, j'ai dit oui. Tout de suite j'ai envisagé, très égoïstement, les bienfaits que sa présence pendant une semaine allait procurer aux enfants ; tout de suite, j'ai senti qu'une histoire vécue avec elle serait bien plus efficace que de longs discours déguisés en «échanges» sur l'autre et sa différence.

Elsa est non-voyante, aveugle, elle le dit elle-même. D'ailleurs, elle ajoute : «C'est la même chose, je ne comprends pas pourquoi on a voulu éviter ce mot-là».

Elle se destine au métier de professeur des écoles et jusqu'à présent, malgré la toute récente loi sur l'intégration des handicapés qui concerne autant les professeurs que les élèves, elle n'a pas réussi à franchir le cap de l'oral, de la présence face à un jury. Mais elle est pugnace. Son stage dans ma classe a pour but de se doter d'un maximum de moyens pour parvenir à décrocher le concours.

Quand je suis allée la chercher à la gare de Mutzig (elle habite Strasbourg et prend tram et train toute seule), j'ai eu un mouvement de recul qu'heureusement elle n'a pas perçu. Parce que son «regard» est très impressionnant : l'œil droit est bleu et le gauche jaune, tous les deux sans pupille.

Même réaction chez les enfants quand ils entrent dans la classe et que, pour la première fois, ils la voient assise là, à les attendre. Mais très vite, on passe outre et le regard s'attarde sur son visage qu'elle a très beau, sur ses cheveux longs et ondulés et sur ses yeux, oui, en forme d'amande... Je lui suggère que, peut-être, pour passer devant un jury, elle pourrait mettre des lunettes noires. «Non, me dit-elle, je trouve que c'est marquer encore davantage le handicap.»

Le premier jour, les élèves posent des questions marquées par l'étonnement et une curiosité qui se veut polie, distante, cadrée par les règles de la bienséance et de la commisération : «Comment vous êtes venue ? Vous avez pris le train seule ? Comment vous choisissez vos vêtements ? Comment vous mariez les couleurs ?» Et puis : «Comment vous imaginez le ciel ?», ce à quoi Elsa répond d'une manière directe, sans fioriture, et sans que jamais rien ne vienne altérer sa sérénité : «Je me représente le ciel comme toi. Comme toi tu te l'imagines car tu ne le vois pas beaucoup plus que moi. Tu n'en vois qu'une toute petite partie, un grand drap bleu, avec ou sans taches grises, les nuages. Moi c'est pareil, c'est comme un toit bleu au-dessus de nous.» Dans les faits, nous apprendrons que bien qu'aveugle de naissance, elle possède une certaine notion des couleurs et perçoit parfois, selon la lumière, un peu des silhouettes.

Dès la fin de la première matinée, ils sont agglutinés autour d'elle, s'intéressent à sa machine à écrire en braille, demandent à l'accompagner en salle des maîtres, aux toilettes, en sortie, en cavalcade de Carnaval, dans la salle de spectacle où nous répétons une pièce de théâtre pour la fête de l'école. Le deuxième jour, elle prépare une séquence de présentation de la lecture en braille. Elle a prévu trois ateliers : dessin avec son matériel, feuille de plastique à transpercer avec poinçon, compas, règle et équerre spéciales, tapis de mousse pour permettre le relief ; écriture en braille et déplacement avec la canne utilisée «à l'aveuglette». Pour occuper les moments de flottement entre les passages aux ateliers, elle leur a donné à tous un alphabet braille et une phrase à décoder.

Je suis censée observer la séance, et lui donner ensuite des conseils pédagogiques, comme à n'importe quelle stagiaire. Mais après le départ des enfants, lorsqu'elle me demande mes impressions sur sa «leçon», je suis plongée dans la confusion car j'ai été totalement absorbée par la manière dont elle gérait sa cécité, sans penser une seconde que son attente était identique à celle des jeunes professeurs d'école, débutants. Je suis très gênée de devoir le lui avouer. Mais, habituée à susciter autour d'elle de la curiosité, elle comprend ma confusion, et le dit en riant. On recommencera avec une autre séance, de math cette fois-ci, dans laquelle je m'efforcerais de repérer ce qui, au plan pédagogique, peut être amélioré.

Je suis très frappée par sa bonne humeur et la tranquille assurance avec laquelle elle affronte toutes sortes de situations dans lesquelles on s'attendrait à la voir déstabilisée. Par exemple, à midi, nous allons chercher des sandwiches dans une boulangerie lorsqu'une cliente attendant comme nous me dit, avec des mots articulés sans émission de sons : «Est-ce qu'elle est aveugle ?». Je réponds d'un signe de tête et Elsa, à qui je raconte la scène un peu plus tard, prend la chose à la rigolade. En voiture, je rate un créneau. Elle, assise à côté de moi : «Passe-moi le volant !». Avec elle, on aborde sa cécité, directement, sans ambages, sans hypocrisie, sans fausse pudeur. C'est une véritable découverte pour moi que ce langage totalement dénué de langue de bois. Tout est juste, vrai, fin, sincère, délicat.

On peut penser que je l'angélise. On peut. Car il est vrai que je me suis prise d'une réelle affection pour cette jeune femme si gaie, si douce et si ouverte aux autres.

J'apprends avec elle combien notre langage, reflet de notre culture, est marqué par le visuel. Combien il est premier, combien la vue est notre principal moyen de repérage. Les premiers instants, quand je lui disais machinalement : «Tu vois...», comme on dit à tout bout de champ : «tu vois ce que je veux dire...», je m'excusais, mais elle riait de ma gêne. Et encore : «Viens voir...», «Ça n'a rien à voir...»... Même quand on a à faire avec un autre sens, on y adjoint le visuel, comme pour lui donner du poids, «Ecoute voir...», «Goûte voir ça ...»

Mais elle, naturellement, a bien du mal à comprendre cette primauté du visuel sur nos autres sens, surtout quand je lui dis que pour nous, les voyants, perdre la vue représente la catastrophe des catastrophes, qu'on préférerait de loin perdre un bras que les yeux, elle n'en croit pas ses... oreilles. Elle me dit : «Je ne pensais pas que c'était à ce point !»

Est-il besoin de préciser qu'avec elle, les enfants découvrent que le handicap, même aussi évident, n'exclut rien de l'humanité. Que sur les choses essentielles, l'amitié, la souffrance, l'échec, l'erreur, la peur, l'amour, le désir, la volonté, la curiosité, elle ne diffère en rien d'eux, de nous.

Habitué à elle cependant, ils finissent par ne plus voir sa différence, et bientôt réapparaissent les comportements habituels : «Maîtresse ! hurle Lucia, Yann a fait un doigt à Elsa !» Indignation générale, sermon, sanction. Yann nie, il est tout penaud. Peut-être a-t-il voulu tester la vérité de la cécité !

Quand on le retrouve après la sortie dont il a été privé, elle le prend en aparté : «Je voudrais te dire que je ne t'en veux pas plus que ça pour ton geste, mais attention, tu peux faire beaucoup de mal aux gens, comme ça.»

À la réflexion, ce geste de Yann, malgré sa grossièreté, me semble plutôt de bon augure : il signifie qu'elle ne leur inspire plus de sentiments spécifiques, pitié, commisération, mais qu'ils la considèrent comme un adulte absolument «normal» à qui, oui, ils leur arrivent aussi d'avoir envie de signaler leur désaccord avec les moyens parfois limités qui sont les leurs.

Elle est debout, là dans la classe. C'est samedi. Dans quelques minutes, ce sera la fin de sa présence parmi nous. Ils lui posent encore quelques ultimes questions sur un mode qui a bien changé depuis le début de la semaine. Ils lèvent le doigt. Je distribue la parole : «Est-ce que tu as beaucoup d'amis ? – Oui (toujours le minimum de mots dans les réponses). – Pas étonnant, dit Busra, t'as vu comme elle est gentille ! – Est-ce que tu as un mari ou un petit ami ? – Oui. Pourquoi tu me poses cette question ? – Heu...heu... – Tu crois que je fais peur ? – Oui.... – C'est vrai, mais tu vois, il y a beaucoup de gens qui arrivent à dépasser cette peur.»

Et de fait, ils ont «vu»...

Et puis, il y a celle-ci :

«Elsa, est-ce que tu es triste de ne pas voir ?

– Non, dit-elle sans se départir de son calme, est-ce que toi, tu es triste de n'être jamais allé sur la lune ?»

Question et réponse me prennent au dépourvu. Pour une fois, une fois dans ma vie d'institut, je ne parviens pas à voir, moi non plus, les doigts encore levés. Étonnée par mon silence, Elsa me demande s'il n'y a plus de questions. Si, si, il y en a encore beaucoup, beaucoup de doigts sont levés mais moi, les yeux embués, je ne les vois plus et je ne parviens plus à articuler les prénoms des enfants...

Eux comprennent bien. Ils sont troublés par sa réponse et ils ont le même chagrin de la quitter. Ils le lui disent, tout simplement...

Elsa est repartie par le train ainsi qu'elle était venue.

Et moi, comme à la fin d'un film mélo, je suis restée sur le quai, longtemps, à la regarder s'éloigner...

